

INTRODUCTION

Il y a longtemps, si longtemps, le monde était fait d'atomes qui déchiraient à pleine vitesse le vide intersidéral.

Puis il était fait de grands magma d'étoiles qui bourdonnaient dans le vide intersidéral.

Puis de prairies vertes et de bosquets giboyeux, qui frémissaient de vie.
(Est ce un mythe ? Est-ce vrai ? C'était il y a si longtemps.)

Puis arriva un animal bipède.

(Etait-ce hier ? Etait-ce il y a des millions d'années ?)

Arriva un animal étrange qui s'installa dans ces contrées.

Arriva dans ce qu'il appela ses contrées.

Et il les fit disparaître sous des monceaux de fatras, de déchets et de sédiments.

Les fit tant et si bien disparaître, que tout cela (les bosquets giboyeux, les rivières qui coulaient) sont bien lointains et bien improbables désormais.

Si loins et si improbables que l'idée même d'un monde vierge n'est plus qu'un mythe et une féerie déraisonnable.

(Un monde vierge ? Etait-ce vrai ? Ou ai-je rêvé ?)

(Quand tout cela a-t-il commencé ?)

Le Big Bang, les rivières qui coulaient, c'est qu'un mythe.

Au commencement n'était pas le Big Bang, ni des terres inviolées.

Non.

Au commencement était le grand chaos du monde.

Au commencement était le grand tas de déchets, vestiges, ruines, fatras, sédiments,

et vieilles idéologies,

et civilisations et temples écroulés,

et voitures abandonnées,

et objets trouvés,

et vieilles télévisions,

et squelettes démembrés,

et villes encombrées

que les hommes ont construits, vomis, jetés, années après années, et sur lesquels nous vivons encore.

Le grand tas.

Le grand fatras de bordel qui s'accumule et déborde et vomit de partout.

Et quand on vit, on ajoute des couches.

Et quand on creuse, on voit l'humanité en strates.

Nous vivons tout en haut de la grande décharge de notre humanité.

(Ce grand tas, cette montagne l'ai-je dégringolé ?)

Et le fatras de nos vies est aussi le fatras dans nos coeurs.
Encombrés, écrasés, embrumés, fatigués.
(Qui est encore jeune dans un monde si vieux ?)
Au commencement était le grand chaos du monde.

PRESENTATION

Le seigneur des porcheries, de Tristan Egolf.

(Edité pour la première fois en 1998 chez Gallimard.)

Est sorti de ce grand tas, comme ça, tombé, sur ma table de chevet, donné par un ami depuis perdu de vue, alors que j'avais dix-huit ans et les joues encore rondes.

A été attrapé, dévoré, malaxé. Et puis rejeté dans un coin de chambre et de mémoire. Oublié, enseveli. Perdu ? Non. Devenu engrais, terreau fertile.

Agissant en secret et qui ressort des années plus tard, comme poussé par je ne sais quelle plaque tectonique vers la surface, et explosant au milieu de mon champ de vision comme l'Everest dans mon arrière-cour.

RÉSUMÉ DES EPISODES PRÉCÉDENTS

C'est quoi, *Le seigneur des porcheries* ?

C'est un pavé de 607 pages de flot de mots écrit par Tristan Egolf, auteur disparu bien trop jeune en 2005.

C'est le récit par un groupe d'éboueurs d'un évènement remontant à dix ans : la grève des éboueurs de Baker, petite localité industrielle et agraire des Etats Unis, où se place notre action.

C'est le récit d'un fait divers banal, et qui n'occuperait qu'un entrefilet dans les plus obscurs chapitres de l'Histoire de l'Humanité.

C'est en même temps un mythe fondateur. Une tragédie digne des plus grands antiques, où un choeur de réprouvés, d'oubliés de l'Histoire, vient sur scène pour la raconter, cette histoire. Leur histoire, leur version de l'Histoire. Car c'était il y a dix ans, cette grève. Et déjà, ils voient que la mémoire glisse, et que ce qui s'est passé est déjà en train d'être modifié, falsifié, poli, atténué par les habitants de Baker, et par l'incroyable capacité des humains à oublier ce qui les chatouille derrière l'oreille et à réécrire l'Histoire.

Alors ils viennent.

Les sans paroles.

Et ils racontent.

Non, mieux, ils revivent.

Non, encore mieux, il re-crésent, il re-jouent l'histoire.

Ce groupe de fonds de cuve, d'oubliés, de sales gueules, de dos cassés. Ils se rassemblent et deviennent artistes.

Dans le roman, ils prennent la plume, ici, ils montent sur scène et rejouent.
Ils jouent.

Pour ne pas que la boucle reprenne encore.

Pour ne pas que la haine et la fatigue leur fasse plisser les yeux et les fasse prendre un fusil et aller tirer dans le tas.

Ils jouent.

Et reconvoquent un rituel qui fait les hommes : un rendez-vous commun, une histoire re-vécue.

Pour ne pas que l'histoire trébuche.

Pour que la guerre ne soit qu'au plateau et pas dans les rues.

Pour sauver la ville.

Ils jouent et,

ils ramènent d'entre les morts le plus grand d'entre eux, et hélas mort lors de la grève : John Kaltenbrunner.

Le sombre héros de l'histoire, le déclencheur, le fils maudit, celui qui leur donna un coup de pied au cul à tous. Celui qui fut l'étincelle, le départ, dont la vie martelée par le destin et les outrages fut l'exemple du soubresaut de la révolte.

Comme dans les plus grands mythes, le chœur nous redit l'histoire du héros tombé. De l'humain étrange et inquiétant qui semblait trop grand pour ce monde.

Mais ici, pas de complaisance, ni de culte du chef ou du demi-dieux.

Ici le héros est mort. Enterré.

(Et c'était pas un héros d'ailleurs.

C'était un gamin mal dégrossi.

Un insomniaque malade, un possédé inquiétant qui foutait froid dans le dos et savait pas dire bonjour.)

John, c'est le mec qui changeait de gueule et qu'on ne reconnaissait qu'à sa veste. John c'est l'humain protéiforme. C'est l'étincelle en chacun de nous, le héros caché, l'inconnu qui les motive tous, mais que personne ne trouve.

John, n'est pas un chef, John c'est leur force commune, John, est en chacun d'eux.

John, c'est le groupe, John c'est le lien qui fait la communauté.

Alors pour le faire revivre, il faut l'incarner.

Et ils vont l'incarner tous.

ORIGINES

Voilà posés les premiers ingrédients de notre cocktail qui n'attend qu'un briquet.

Un monde vieux et chaotique, niché entre des champs d'usines-fermes, fait d'entrepôts, de chauvinisme et d'arrières salles de bars. Un concentré de notre civilisation. Un résumé de capitalisme, un condensé d'injustice, une machine infernale qui régurgite tout, qui accumule, accumule, et entasse ses déchets dans une vallée aux horizons encore beaux, mais aux rues peuplées d'humains qui ne se parlent plus.

Là, un groupe revient devant la cité et fait récit sur la scène du conflit passé, pour que la guerre ne reprenne pas son droit dans les rues.

Et là, le théâtre prend vie. Explode de vitalité, d'outrecuidance, de force, de joie pure. De jubilation et de jeu.

Le théâtre fait acte. Politique car public, burlesque et outrancier. Rieur et vitriolé. Ce n'est pas un théâtre de l'errance, c'est un théâtre du rond-point.

Car pourquoi faire ça ? Aujourd'hui ? Et maintenant ?

Car on a trente ans, et qu'on a grandi sur cette décharge, qu'on a joué avec des ballons de plastique dans un monde toujours en après midi moite.

Qu'on a vu petit à petit reculer les droits, les liants, les lisières des forêts et ce qui faisait communauté.

Que l'être humain a de nouveau la dernière place dans la liste des priorités.

Et qu'il semblerait que toute manifestation, toute revendication finisse avec les yeux qui pleurent et des yeux en moins d'ailleurs.

Que nous n'allons pas vers un mur mais vers un marais gluant, chaud et insupportable, si nous continuons la même route.

Qu'on a grandi dans un monde fractionné, solitaire, sale, pollué, qui a trop mangé, qui a mal au ventre et à la tête.

Et dans des territoires oubliés, méprisés.

Mais qu'on sait y lire, et qu'on a lu les antiques histoires de cités dirigée par des hommes pleins d'hybris, qui n'écoutent pas, et qu'on sait ce qui leur est arrivé.

Que l'engagement, aujourd'hui, c'est comme les rêves, c'est dans le bide. C'est de la survie.

On a pas le choix, si on veut pas crever, que de s'engager.

Alors faire du théâtre, c'est faire la guerre avec des pistolets à bouchons.

C'est jouer, cabrioler, grimacer face à la mort.

Faire la guerre là, pour que la cité vive.

Pour qu'il y ait demain.

Qu'on aime ça, le théâtre. Les mots. Que ce n'est pas vain.

Qu'on aime le théâtre pour la joie vibrante du face à face. Du jeu grand-sourire.

Qu'on le trouve beau, ce monde, quand même, et que si à travers toute cette sueur, tout ce travail on peut avoir la paix, faire ce qu'on veut dans notre cité, poser son cul et boire une bière, sans qu'un abruti décide d'y trouver son profit, alors ce sera déjà pas mal.

ARGUMENT

Ce roman, c'est un grand matériaux de jeu.

C'est un guide archéologique à travers les sédiments d'une histoire, du monde dans lequel on a grandi.

C'est un roman fleuve-archive. Un récit plaisant, un documentaire, une compilation d'archiviste, un carnet de notes de journaliste, une chronique judiciaire. C'est une conférence-spectacle-mythologie-théâtre de tréteaux faite par des losers éboueurs. Un spectacle de salle des fêtes et de gobelets en plastiques, et un récit mythique.

C'est notre époque nulle, sans sens aucun (y'en a t'il jamais eu un ?), et la beauté qu'il y aura toujours dans chaque histoire des hommes à la fois.

Alors comment ça se passe ?

Au final, le plateau il sera en deux.

Proche du public il y aura une grande table longue, de jardin à cour. Chargée d'archives, d'objets, de journaux, de cendriers, de masques et de micros.

Ce sera la partie archives, récit, jeu de table et conférence, paper boards et enquête de terrain de notre récit.

Là, nos éboueurs-acteurs dérouleront notre histoire, au temps présent, devant nous. En scènes et situations ils rejoueront l'histoire en alternant entre conférences, scènes rejouées, jeux de présentations, mini théâtre de marionnettes et boîte à film, tréteaux et farce costumée.

Derrière cette table il y aura un escalier qui ouvrira sur un grand plateau nu.

L'espace infini, l'espace du mythe. Il sera encadré par les portants et au fond un cyclo. Le paysage infini. Le tableau des héros.

Sur ce grand espace, se jouera John, sa mère, Wilbur, l'enterrement, la rivière. L'espace grand, sur fond de chaînes de montagnes bleues qui sont toujours au fond là bas.

Sur cet espace il y aura de la neige, des feuilles mortes, et des traces, des traces, des traces, qui feront une bouillie.

Dans un coin de cet espace, il y aura un poste, un endroit où un homme avec une guitare électrique et bien des accessoires, traversera de ses arcs

électriques le récit comme avec une lyre endiablée. Jouera ce rythme du récit que l'écriture d'Egolf fait si bien sentir. Jouera les vibrations secrètes des cauchemars de John, jouera les gouttes de sueurs coulant des bras de Wilbur.

Le groupe d'acteurs c'est le groupe d'éboueurs, et ils rejoueront l'histoire. Et incarneront John tour à tour, car John, vous le savez, est protéiforme et de tous les sexes.

Et les deux espaces vont se répondre. L'archive, la conférence. Et l'espace brut. Le récit immense. Le rituel de vie et de mort.

Et ça va durer un peu de temps, quand même.

Un Théâtre de décharge et de rond-point

ADAPTATION

Mais avant cela il y a le malaxage du texte.

Ce texte est fleuve, immense rythme de mots. Comme des vagues, des nappes musicales, ou des monologues enfiévrés d'insomniaques.

Ces 607 pages il faut les transformer en chair. En scènes.

Cette grande parole unique, dont il est dur de démêler les différentes notes, les différents personnages, il faut tailler des partitions.

De ce gros bloc, il faut tailler des visages.

Et pour cela il faut du silence, des situations. Des coupes. Faire rentrer les choses.

Adapter, faire subir au roman la dure loi du plateau. Lui imposer sa transformation, lui être infidèle pour mieux le retrouver.

Pour ça il faut du temps. De la suée à la table et au plateau.

Nous commencerons donc au Théâtre de l'Echangeur en Octobre 2020.

Paul Balagué